



CARTESIA
ÉDUCATION

REVUE DE PRESSE

VENDREDI 2 NOVEMBRE – JEUDI 8 NOVEMBRE 2015

ARNAUD FABRE

© CARTESIA EDUCATION

SOMMAIRE

INTERNATIONAL.....	4
Moyen-Orient.....	4
Israeli-Palestinian tensions : Killings in Jerusalem raise fears of a new cycle of violence (<i>The Economist</i> , 7 octobre 2015).....	4
Géopolitique.....	6
La croisade de Poutine en Syrie (<i>L'express.fr</i> , 5 octobre 2015).....	6
Politique	9
Visée par une double procédure, Dilma Rousseff n'est plus à l'abri d'une destitution (<i>Lesechos.fr</i> , 8 octobre 2015).....	9
L'impossible sortie du vide politique libyen (<i>Lemonde.fr</i> , 7 octobre 2015).....	11
Economie	14
Le FMI s'inquiète du surendettement dans les pays émergents (<i>Lemonde.fr</i> , 7 octobre 2015)	14
Société	16
Sepp Blatter et Michel Platini sanctionnés (<i>La Croix</i> , 8 octobre 2015) .	16
EUROPE	18
Politique	18
Au Portugal, la droite remporte les législatives (<i>Lefigaro.fr</i> , 28 septembre 2015)	18
David Cameron cherche une issue contre le Brexit (<i>Libération.fr</i> , 7 octobre 2015).....	20
Société	23
Le synode du Vatican sur la famille s'ouvre dans une ambiance tendue (<i>Lemonde.fr</i> , 5 octobre 2015)	23
FRANCE.....	25
Politique	25
Sécu : le gouvernement présente un projet de budget ambitieux (<i>Lepoint.fr</i> , 7 octobre 2015)	25
Les propositions pour restaurer le lien entre les citoyens et leurs représentants (<i>Lefigaro.fr</i> , 2 octobre 2015)	27
Economie	29
Air France : le DRH agressé après la confirmation de 2.900 postes menacés (<i>Lepoint.fr</i> , 5 octobre 2015)	29
Société	32
Les violentes intempéries dans les Alpes-Maritimes sont-elles dues au réchauffement climatique ? (<i>Lemonde.fr</i> , 5 octobre 2015)	32
ECOLES	35

Général	35
Il faut apprendre autrement ! (<i>Orientation.blog.lemonde.fr</i> , 8 octobre 2015)	35
Sciences Po.....	35
Après le FN, les communistes font leur entrée à Sciences Po Paris (<i>Lefigaro.fr</i> , 5 octobre 2015)	35
Comment réussir le concours d'entrée à Sciences Po (<i>Lefigaro.fr</i> , 5 octobre 2015).....	35
HEC	35
« Tous les meilleurs rejoignent HEC ! » (<i>Orientation.blog.lemonde.fr</i> , 5 octobre 2015).....	35
Edhec	35
Des étudiants d'école de commerce en soutien à des élèves en difficulté (<i>La Croix</i> , 8 octobre 2015)	35
METIERS	36
Entrepreneuriat.....	36
Les entrepreneurs font leurs armes sur les campus (<i>L'Express – L'Expansion</i> , 7 octobre 2015).....	36
Finance	36
Pourquoi des traders ont manipulé le Libor (<i>Lemonde.fr</i> , 7 octobre 2015)	36
Le solaire se dope à la finance (<i>L'Usine nouvelle</i> , 8 octobre 2015).....	36
Marketing	36
Le drapeau de l'EI, symbole et « coup » marketing (<i>Tribune de Genève</i> , 8 octobre 2015).....	36
Voilà ce que Confucius peut nous apprendre sur le marketing digital (<i>Bfmtv.com</i> , 6 octobre 2015).....	36
Droit	36
Droit du travail : Jean-Denis Combrexelle explique la philosophie de son rapport (<i>Lefigaro.fr</i> , 6 octobre 2015).....	36
Ressources humaines.....	36
Quelle place pour le fait religieux en entreprise ? (<i>Lemonde.fr</i> , 7 octobre 2015)	36

INTERNATIONAL

MOYEN-ORIENT

ISRAELI-PALESTINIAN TENSIONS : KILLINGS IN JERUSALEM RAISE FEARS OF A NEW CYCLE OF VIOLENCE

(*The Economist*, 7 octobre 2015)



For now, discussion of a new intifada is premature

As the first autumn rains came down on the morning of October 7th, the confrontations in East Jerusalem and the West Bank seemed to be lessening. But just as security officials began cautiously to talk of the latest spike in violence coming to a close, a Palestinian woman stabbed an Israeli man in Jerusalem's Old City. Injured, he drew his gun, shot and severely wounded her. Hours later, another man was shot dead after he tried to stab two Israelis. These were two more attacks in a cycle which has seen the death, in the space of only a week, of four Israelis and five Palestinians.

Violence has been rising for months, with most Palestinian attacks carried out by individuals, rather than by organised

militants. The erection of Israel's security barrier, and a decade of close co-operation between Israel and the Palestinian Authority's security apparatus, have severely limited the ability of groups like Hamas and Islamic Jihad to operate in the West Bank.

But they are making a return. A Hamas cell carried out a drive-by shooting last week, killing an Israeli couple in their car. The main concern, though, remains "popular" acts of violence, triggered in recent weeks by Palestinian protests against Israeli security sweeps at the al-Aqsa mosque compound atop the Temple Mount in Jerusalem. Jerusalem—with its mixed population, density of holy sites and attempts by Jewish hardliners to extend their presence in mainly-Arab neighbourhoods—is a particular hotspot. On October 3rd two Jewish

men were stabbed to death in the old city; security forces shot the assailant dead.

Binyamin Netanyahu, the prime minister, blames the attacks on “incitement” by the Palestinian Authority. But the likelier underlying cause is growing frustration over continuing Israeli settlement-building in the West Bank and, even more so, over the lack of any prospect for a peace deal and the creation of Palestinian State. Palestinian resentment has also been stoked by increasing vigilantism by Israeli settlers, which two months ago resulted in the deaths of three members of a Palestinian family, including a toddler, in an arson attack.

The Palestinian president, Mahmoud Abbas, who is under increasing pressure at home, last week declared at the United Nations General Assembly that he was no longer bound by past agreements with Israel—in effect threatening to end security and other forms of co-operation. Mr Netanyahu, for his part, is under pressure of to remove the restraints from Israel’s security forces; some of his own Likud party ministers have even joined protests calling for immediate action.

But despite tough talk about using “every measure necessary” to fight Palestinian attackers, Mr Netanyahu has this week made it clear that Israel is not embarking on another large-scale security operation. Clashes continue, but Israeli security officials insist their extent is nowhere near the widespread violence of the two Palestinian uprisings, the first intifada of 1987-1993 and the second one of 2000-2004.

Messrs Netanyahu and Abbas are both on borrowed time. Israeli fundamentalist groups agitating for greater access to, and the right of Jewish prayer at, the al-Aqsa complex (the site of the ruined Jewish temple of antiquity)—and their continuing vigilante attacks—are priming conflagration. For their part, Palestinian security chiefs, who are seen by many Palestinians as collaborators, may soon feel it in their interests to stand aside. Whether or not this round of violence will come to be seen as the start of a third intifada is still unknowable. But the erosion of the authority of both the Israeli and the Palestinian governments is real enough. Either or both risk losing control.

GEOPOLITIQUE

LA CROISADE DE POUTINE EN SYRIE

(*L'express.fr*, 5 octobre 2015)



Le président russe Vladimir Poutine le 1er octobre 2015 au Kremlin. (afp.com/Yuri Kochetkov)

La vision intérieure de Vladimir Poutine, sa peur du chaos influent fortement sur sa politique extérieure. C'est un grand succès de Bachar el-Assad que d'avoir attiré Poutine sur son territoire, après avoir méthodiquement favorisé la dislocation de son propre pays.

Parmi tous les éléments couramment invoqués pour expliquer l'intervention militaire russe en Syrie, déclenchée le 30 septembre, il en est un qui demeure obscur, mais qui se révèle pourtant très éclairant. Dans un pays où l'opinion publique est très majoritairement favorable à son dirigeant, du moins en ce qui concerne ses agissements en Crimée et dans l'est de l'Ukraine, il existe néanmoins un sentiment assez défavorable à l'engagement de troupes russes sur les fronts orientaux.

Pour ce que valent les sondages effectués en Russie, ils montrent tout de même qu'une proportion élevée de citoyens n'approuvent pas l'opération

syrienne ou, en tout cas, en craignent les retombées. Le souvenir de l'échec cuisant subi par l'Armée rouge en Afghanistan, entre 1979 et 1989, le retour de milliers de corps de soldats tués au combat ou tombés dans une embuscade n'est toujours pas dissocié de l'effondrement de l'Union soviétique, dont la défaite militaire est une des causes principales.

La sauvegarde du régime syrien

Vladimir Poutine en est évidemment très conscient et son entourage prend soin d'insister régulièrement sur le caractère tactiquement circonscrit de l'opération syrienne, sur la durée limitée de l'action dans le temps, sur le déni d'une intervention terrestre d'envergure. Cette prudence coïncide avec l'objectif essentiel des forces russes, qui s'emploient en priorité à sauvegarder le régime de Damas. Le combat contre Daech passe au second plan puisque, à vrai dire, Bachar el-Assad n'a jamais vraiment engagé le feu contre l'Etat

islamique, qui détient des portions de territoire largement désertiques.

La « Syrie utile », concept cyniquement élaboré par Assad, concerne essentiellement la ligne sud-nord qui s'étend de Damas à Alep, incluant les villes de Homs, Hama, Idlib et, l'accès à la mer Méditerranée via Lattaquié et Tartous. C'est là que les Russes frappent, en bombardant très éventuellement des points avancés de Daech, car c'est là que l'Armée syrienne libre, soutenue par les Occidentaux, a infligé le plus de pertes aux troupes du régime.

C'est peu dire qu'il y a maldonne pour les Etats-Unis, le Royaume-Uni et la France, qui voient leurs si maigres alliés se faire pilonner sans pouvoir rien faire pour les secourir. Mais on comprendrait mieux l'obstination russe, et on aurait pu l'anticiper davantage, si on s'était sérieusement penché sur les motivations réelles de Vladimir Poutine.

Cause idéologique

La cause idéologique est chez lui déterminante ; il suit un raisonnement qui nous reste étranger. En tant que cadre du KGB, en poste à Dresde de 1985 à 1990, Vladimir Poutine a assisté à l'effondrement d'une construction nationale, certes complètement artificielle, à la suite de manifestations de masse qui avaient pour motivation ultime le renversement du régime établi. La chute du mur de Berlin et la fin de l'URSS qui s'en est suivie l'ont marqué à vie; on sait combien il s'acharne à rétablir sous les couleurs du drapeau russe la sphère d'influence de l'époque soviétique.

Il a cru vérifier derechef la validité de cette théorie lors de la révolution orange en Ukraine, en 2004, puis de nouveau durant l'hiver 2013-2014, à Kiev, avec la chute de Viktor Yanoukovitch. Il l'a encore amèrement déploré, et très

vivement reproché à son homme lige, Dmitri Medvedev, en 2011, alors que ce dernier, temporairement déguisé en président, avait décidé de l'abstention russe au Conseil de sécurité et laissé adopter par l'ONU la résolution 1973 (qui autorisait les Occidentaux à intervenir en Libye). Poutine avait alors comparé l'action en Libye à un « appel médiéval à la croisade ».

En d'autres termes, sa peur du chaos est profondément enfouie dans son expérience politique personnelle, sa détestation des manifestations de masse et de la déstabilisation s'est invariablement vérifiée dans tous les cas; c'est chez lui une constante qui guide en permanence son action avec, en arrière-pensée, la vive préoccupation de la cohésion, à maints égards fragile, de la Fédération russe.

Une confrontation directe avec les Etats-Unis

C'est également en observant la panique qui s'est emparée des Européens depuis l'arrivée massive de réfugiés et de migrants que le président russe a sans doute décidé de franchir un cran en Syrie. Or, pour Poutine, les acteurs de cette déstabilisation sont les Etats-Unis, qu'il accuse violemment de vouloir imposer au reste du monde leurs propres critères de développement, que les autres peuples - à l'instar des Russes - n'ont pas à subir contre le gré de leurs dirigeants autoritaires.

C'est aussi une croisade, bénie par le patriarcat orthodoxe de Moscou, qui place la Russie dans une confrontation directe avec l'Amérique. Pour enfoncer le clou, le maître du Kremlin n'a pas hésité, à la tribune des Nations Unies, à critiquer l'attitude passée de l'Union soviétique, coupable à ses yeux d'avoir cherché à exporter « des expériences sociales, en favorisant des changements dans d'autres pays pour des raisons

idéologiques, ce qui eut souvent des conséquences tragiques et provoqua la dégradation au lieu du progrès ». Propos saisissant, qu'il retourne aujourd'hui d'un coup sec contre les Etats-Unis.

Il est manifeste que la vision intérieure de Vladimir Poutine influe fortement sur

sa politique extérieure. Vu sous cet angle, c'est, à la vérité, un grand succès de Bachar el-Assad que d'avoir attiré Poutine sur son territoire, après avoir méthodiquement favorisé la dislocation de son propre pays.

POLITIQUE

VISEE PAR UNE DOUBLE PROCEDURE, DILMA ROUSSEFF N'EST PLUS A L'ABRI D'UNE DESTITUTION

(Lesechos.fr, 8 octobre 2015)



La présidente Dilma Rousseff ne concentre plus que 10 % d'opinions favorables. (Rahel Patrasso/Xinhua-REA)

Les comptes de campagne et les finances de l'Etat fédéral sont remis en cause.

Dilma Rousseff n'avait pas besoin de cela. La présidente du Brésil vient coup sur coup d'être l'objet de deux procédures, celle du tribunal supérieur électoral et le tribunal des comptes de l'Union qui fragilisent un peu plus encore sa position. Ces deux camouflets n'ont rien à voir l'un avec l'autre, leur concomitance ne doit toutefois rien au hasard.

Se sentant menacée, Dilma Rousseff a bien tenté, fin septembre, une ultime manœuvre en procédant à un profond remaniement gouvernemental. Elle tentait alors de ressouder une majorité éclatée, d'éloigner le spectre d'une destitution tout en faisant adopter son programme d'austérité. En resserrant son gouvernement de 39 à 31

portefeuilles, la présidente a fait la part belle à son incontournable mais très indiscipliné allié parlementaire, le Parti du mouvement démocratique brésilien (PMDB, centre droit), en lui confiant sept ministères.

Engluée

Engluée dans le scandale Petrobras qui met en évidence une vaste affaire de corruption, Dilma Rousseff, réélue d'une courte tête en 2014, ne réunit plus que 10 % d'opinions favorables ! Une descente aux enfers qu'elle tente absolument d'inverser pour conjurer les menaces de destitution. « La période qui nous sépare de Noël va être cruciale pour Dilma Rousseff », explique Stéphane Monclaire, politologue, maître de conférences à Paris 1. Les procédures engagées entretiennent un climat de crise politique nuisible à sa légitimité et à sa popularité et pèsent sur une situation

économique déjà calamiteuse. « Dilma » doit donc obtenir des résultats économiques rapides dans un pays en proie à une brutale récession. Le PIB, selon les toutes dernières prévisions du FMI, devrait reculer de 3 % en 2015. Elle doit pour cela s'appuyer sur le plan d'austérité de Joaquim Levy, dont les mesures ne sont pas encore votées. C'est avec ce plan que le Brésil peut regagner en crédibilité notamment auprès des agences de notation internationales.

Attaques de ses opposants

Sur le terrain politique, la leader du Parti des travailleurs doit aussi se prémunir des attaques de ses opposants. Ses détracteurs sont cependant affaiblis. Eduardo Cunha, le président du Congrès des députés vient d'être accusé d'avoir un compte en Suisse plutôt bien garni. Ses adversaires sont également divisés sur la marche à suivre en cas de

destitution. Chacun au PMDB a un calendrier électoral différent. Si Aécio Neves, qu'elle a battu de justesse en 2014 a intérêt à provoquer des élections rapidement, d'autres, comme le maire de Rio, préfèrent attendre de capitaliser sur l'effet Jeux Olympiques.

Retour de Lula ?

Un front risque aussi de s'ouvrir avec Lula, l'ancien président. L'inventeur de la Bolsa Familia veut revenir s'installer dans le fauteuil de président et va se démarquer de Dilma Rousseff en montrant qu'il avait réussi là où elle échoue. Mais comme beaucoup d'autres politiques, Lula est rattrapé lui aussi par les affaires. Il pourrait être entendu par la police, le juge de la Cour suprême le soupçonnant d'avoir pu obtenir des avantages du réseau de corruption Petrobras.

Voir : « Au Brésil, 'la fête est terminée' », Libération.fr, 4 octobre 2015
http://www.liberation.fr/monde/2015/10/04/au-bresil-la-fete-est-terminee_1397059

L'IMPOSSIBLE SORTIE DU VIDE POLITIQUE LIBYEN

(*Lemonde.fr*, 7 octobre 2015)



spécial des Nations unies pour la Libye, Bernardino Leon, à Skhirat (Maroc), le 12 septembre. (Fadel Senna / AFP)

Négociations de la « dernière chance » ? La formule est si galvaudée, resservie si souvent au fil de tant de rendez-vous manqués, que personne n'ose plus l'utiliser. Ainsi s'approfondit la crise libyenne aux marches méridionales de l'Europe, une guerre civile entrée dans sa deuxième année et fragmentant chaque jour davantage un pays qui fut naguère un eldorado pétrolier.

Lundi 5 octobre, les délégations des deux camps belligérants se sont retrouvées à Skhirat (Maroc) pour des discussions sur la paix dont tous les épisodes antérieurs ont jusque-là piteusement échoué. Jamais pourtant la pression internationale n'a été aussi forte sur les négociateurs de Tobrouk-Al-Baïda (Est) et de Tripoli (Ouest) – sièges respectifs des deux gouvernements rivaux – pour tenter de forcer la formation d'un gouvernement d'union nationale. Un sentiment d'urgence prévaut dans les pays voisins et dans les capitales européennes alors que

l'instabilité libyenne porte en germe deux fractures géopolitiques : l'accélération des flux migratoires vers l'Europe – les réseaux de passeurs profitant du vide sécuritaire – et l'enracinement de l'organisation Etat islamique (EI) dans certaines enclaves territoriales.

Vendredi 2 octobre à New York, Bernardino Leon, le représentant spécial des Nations unies pour la Libye, espérait mettre en scène au siège de l'ONU le succès diplomatique dont il rêve depuis un an qu'il supervise l'effort de paix. Les émissaires du camp de Tobrouk (dominé par des libéraux, des nationalistes et de ex-kadhafistes) et de Tripoli (rassemblant des islamistes et des antikadhafistes) avaient fait le déplacement. Lors d'une conférence solennelle où une quarantaine de pays étaient représentés, le secrétaire général des Nations unies, Ban Ki-moon, a réitéré les inquiétudes de la communauté internationale au sujet de la Libye : « Les

mouvements terroristes [y] établissent une implantation stratégique, le pays est devenu un paradis pour les criminels et les trafiquants d'êtres humains. » Une nouvelle fois, il a supplié les protagonistes de signer le projet d'accord qui leur avait été soumis par M. Leon.

Vide politique

Mais aucun document n'a été signé tandis que la violence se poursuivait sur le terrain. Une énième occasion manquée. Et pour mieux signifier les périls de l'impasse, un groupe armé – vraisemblablement lié à l'EI – avait attaqué la veille un point de contrôle à l'entrée du terminal de Sidra, cœur du « croissant pétrolier » sur le littoral central. L'EI menace désormais ouvertement cette région stratégique à partir de sa base de Syrte – conquise au printemps – qui lui a offert le contrôle d'une bande territoriale d'environ 200 km.

Face à l'urgence, tous les regards sont maintenant fixés sur cette nouvelle séquence de pourparlers qui s'ouvre à Skhirat, au Maroc. Bardé d'un optimisme inoxydable, le représentant spécial de l'ONU espère conclure avant le 20 octobre, date à laquelle expire le mandat du Parlement de Tobrouk, le seul reconnu par la communauté internationale. L'échéance est extrêmement sensible. Faute d'un accord, la Libye entrera après cette date dans un vide politico-juridique lourd de nouveaux dangers, en particulier la menace que des factions armées de la Cyrénaïque, la région orientale contrôlée par le gouvernement de Tobrouk, proclament un « conseil militaire » aux allures de junte. Le général Khalifa Haftar, le chef de l'armée de l'Est, a laissé ces derniers mois ses partisans répandre cette idée. Une telle option ne pourrait que relancer le conflit avec le gouvernement rival de Tripoli.

Répartition des pouvoirs

Afin d'éviter ce scénario du pire, M. Leon a soumis aux deux camps belligérants une sixième version d'un projet d'accord de paix qu'il ne cesse d'amender pour complaire aux uns et aux autres. L'idée est de former un gouvernement d'union nationale adossé à une nouvelle architecture institutionnelle en attendant de nouvelles élections. Dans ce schéma censé être provisoire, le Parlement de Tobrouk – au mandat renouvelé pour une année – serait considéré comme la seule assemblée légitime. Mais pour maintenir l'autre camp dans le jeu serait créée une seconde chambre – appelée Conseil d'Etat – qui permettrait de recycler l'essentiel des membres du Congrès général national (CGN) de Tripoli qui dispute au Parlement de Tobrouk le statut d'assemblée légitime. Toute la controverse a porté jusqu'à présent sur la répartition des pouvoirs entre ces deux instances. La question-clé est de savoir si le futur Conseil d'Etat, appelé à être dominé par les factions islamistes qui contrôlent aujourd'hui le camp de Tripoli, disposera d'un droit de veto sur les décisions stratégiques du futur gouvernement d'union.

Une deuxième pierre d'achoppement touche à l'avenir du controversé général Haftar, ancien proche de Mouammar Kadhafi avant d'entrer en dissidence à la fin des années 1980. Le camp de Tripoli, qui le considère comme l'archétype des ex-kadhafistes de retour, réclame son éviction du jeu politique libyen. L'affaire est sensible. « Le problème, c'est que le sort du général Haftar peut difficilement être réglé dans le cadre de ces négociations », souligne un diplomate occidental. Le général était jusqu'à présent très soutenu par l'Égypte sensible à sa rhétorique « antiterroriste ». Aussi son cas est-il devenu une « affaire régionale », ajoute ce diplomate. Sentant le danger, le chef militaire est reparti à

l'offensive à la mi-septembre contre des cibles « terroristes » à Benghazi. Le signal est clair : en Libye, les

négociateurs doivent tenir compte des chefs de guerre, ces vrais maîtres du pays.

ECONOMIE

LE FMI S'INQUIETE DU SURENDETTEMENT DANS LES PAYS EMERGENTS

(Lemonde.fr, 7 octobre 2015)



« Le surendettement dans les économies émergentes atteint 3 000 milliards de dollars », selon le FMI. (Handout/Reuters)

Il fut un temps, pas si lointain, où les dettes souveraines de la zone euro ou la crainte d'un défaut grec monopolisaient l'attention du Fonds monétaire international (FMI). Désormais, c'est du côté des pays émergents, où « les risques financiers ont basculé », que regarde l'institution. Elle évalue à « 3 000 milliards de dollars le surendettement » de ces économies.

Dans son rapport sur la stabilité financière mondiale, rendu public mercredi 7 octobre à Lima, au Pérou, le Fonds invite les gouvernements des pays membres de l'organisation à prendre d'urgence les mesures qui s'imposent pour assurer une stabilité financière générale, qui fait toujours défaut, et pour consolider ainsi la reprise.

En présentant ces travaux, José Vinals, directeur du département des marchés et conseiller financier, a exhorté de

nouveau la Réserve fédérale américaine à différer – au minimum jusqu'au début de 2016 – la hausse annoncée de ses taux.

S'il a salué quelques « bonnes nouvelles », parmi lesquelles l'amélioration de la stabilité financière dans les économies avancées, M. Vinals a aussi pointé « le basculement des risques financiers » du côté de pays émergents qui font face à une cinquième année consécutive de ralentissement, à la fin du supercycle des matières premières et du boom du crédit.

« Le surendettement dans les économies émergentes atteint 3 000 milliards de dollars », a-t-il observé. L'endettement élevé des entreprises et l'ouverture plus grande aux conditions financières mondiales renforcent la vulnérabilité des firmes et exposent les pays émergents aux sorties de capitaux et à la

détérioration de la qualité du crédit, a-t-il précisé.

Les turbulences financières de l'été dernier en Chine donnent une petite idée de l'ampleur des défis à relever, a ajouté M. Vinals. Le conseiller financier du Fonds en a cité trois, valables pour tous les pays : la nécessité de l'assainissement des bilans des banques et du désendettement des entreprises dans les émergents, la poursuite dans les pays avancés du travail engagé pour solder l'héritage de la crise (par exemple, en finir avec les créances douteuses dans les banques européennes, ce qui permettrait d'accroître de 600 millions d'euros la capacité de prêt) et l'effort nécessaire à conduire pour limiter les réactions des marchés à la pression (moins liquidité, volatilité accrue...). M. Vinals a déclaré :

« Nous avons appris que les marchés financiers pouvaient amplifier les chocs et agir comme une source de volatilité et de contagion quand la liquidité est faible.

Or, l'édition 2016 de notre rapport montre que c'est le cas actuellement. C'est d'autant plus important que les politiques monétaires ont été extraordinairement accommodantes et ont réduit au minimum le montant des primes de risques sur un certain nombre d'actifs. La sortie de cette période peut se traduire par une hausse brutale de ces primes et accroître la volatilité des marchés. »

Le FMI s'inquiète aussi de la capacité des fonds d'investissement, via les effets de levier, à amplifier les chocs. Or, selon l'institution, les effets de levier sur le marché des dérivés porte sur quelque 1 500 milliards de dollars.

« Un travail collectif urgent est nécessaire pour affronter la montée des défis dans un monde incertain, pour assurer la stabilité financière et de meilleures perspectives de croissance. C'est rien moins que 3 % de la production globale qui est en jeu d'ici 2017. »

SOCIÉTÉ

SEPP BLATTER ET MICHEL PLATINI SANCTIONNÉS

(*La Croix*, 8 octobre 2015)



Joseph « Sepp » Blatter, à gauche, et Michel Platini, le 11 juin 2014 à Sao Paulo. (Fabrice Coffrini/AFP)

La commission d'éthique de la Fédération internationale de football (Fifa) a suspendu Sepp Blatter, le président de l'instance mondiale, pour 90 jours.

Michel Platini, grand favori pour lui succéder, a reçu la même sanction et voit sa candidature à la présidence de la Fifa fortement remise en cause.

La commission d'éthique de la Fédération internationale de football (Fifa) a distribué une volée de carton rouge. Le 8 octobre, Sepp Blatter, le président de l'instance, Michel Platini, grand favori pour lui succéder, et Jérôme Valcke, l'ancien secrétaire général de la Fifa, démis de ses fonctions à la mi-septembre, ont tous les trois été suspendus 90 jours – une suspension qui pourrait être étendue de 45 jours. Le

Sud-Coréen Chung Mong-joon, ancien vice-président de l'institution et également candidat à la présidence, s'est vu infliger une suspension de toute activité liée au football de six ans, à laquelle s'ajoute une amende de 100 000 francs suisses (91 000 €). Il lui est reproché d'avoir cherché à favoriser son pays dans l'attribution de la Coupe du monde 2022 finalement attribuée au Qatar.

La candidature de Michel Platini fragilisée

Pour Michel Platini, le coup est très rude. L'ancien numéro 10 de l'équipe de France, entendu par la justice suisse en qualité de « personne appelée à donner renseignements » – un statut entre celui de témoin et d'accusé – pour un versement d'1,8 million d'euros de la

Fifa à son profit jugé suspect, voit la présidence de la Fifa s'éloigner. Avec cette suspension de 90 jours, sa candidature à l'élection prévue le 26 février 2016 se trouve très fragilisée.

Le porte-parole de la commission d'éthique a toutefois précisé que la sanction visant Michel Platini ne le rend pas de facto inéligible. « Cette question (de sa candidature), n'est pas pour le comité d'éthique mais pour la commission électorale de la Fifa, qui sera chargée d'en étudier la validité », a-t-il précisé alors que le dépôt des candidatures est fixé au 26 octobre.

Peu avant l'officialisation de sa suspension, Michel Platini s'était montré combatif. « Je ne ménagerai pas mes efforts pour que la vérité s'impose, a-t-il assuré dans un communiqué. Que personne ne doute de ma volonté

déterminée à atteindre cet objectif. » Il devrait faire appel de la décision.

Issa Hayatou, vice-président, reprend les rênes de la FIFA

La suspension de Sepp Blatter était plus attendue. Le président de l'instance, qui fait, lui, l'objet d'une procédure pénale suisse, doit laisser les rênes de la Fifa à Issa Hayatou, actuel président de la Confédération africaine et vice-président de la Fifa, au titre de son ancienneté. Au cœur des multiples scandales de corruption, Sepp Blatter est notamment accusé par la justice suisse d'avoir « signé un contrat défavorable » à la Fifa avec l'Union caribéenne de football pour les droits télévisés des Mondiaux 2010 et 2014. Cette sanction devrait entériner la chute du dirigeant qui se refusait jusque-là à toute démission.

EUROPE

POLITIQUE

AU PORTUGAL, LA DROITE REMPORTE LES LEGISLATIVES

(Lefigaro.fr, 28 septembre 2015)



Le premier ministre portugais, Pedro Passos Coelho. (Hugo Correia/Reuters)

Selon des résultats quasi complets, la coalition sortante du premier ministre Pedro Passos Coelho devance largement l'opposition socialiste avec 38,5% des suffrages contre 32,4%. Mais la droite perd la majorité absolue au parlement.

Les 9,6 millions d'électeurs portugais ont tranché: ils ont décidé de reconduire au pouvoir la majorité de droite sortante lors des élections législatives. Dimanche en fin de soirée, selon des résultats officiels portant sur la quasi totalité des circonscription, l'alliance gouvernementale du premier ministre Pedro Passos Coelho, recueillait 38,5% des voix, devant le Parti socialiste qui n'obtenait que 32,4% des suffrages. Pourtant, malgré cette victoire, la droite ne conserve pas la majorité absolue au parlement.

Inimaginable il y a seulement quelques mois, la remontée de l'alliance entre le

Parti social-démocrate (PSD, centre droit) et le CDS (droite), baptisée « En avant Portugal » a pris de court les socialistes, pourtant favoris dans les sondages depuis l'automne 2012. Entre-temps, la droite a réussi à faire passer le message selon lequel le retour au pouvoir des socialistes mènerait le pays à la faillite, comme en 2011, où le premier ministre José Socrates avait dû solliciter une aide de 78 milliards d'euros auprès de l'Union européenne et du Fonds monétaire international (FMI).

Reprise économique

Élu en juin 2011, Pedro Passos Coelho, 51 ans, un centriste libéral, avait pris les rênes d'un pays au bord du défaut de paiement. Aujourd'hui, après une cure de rigueur sans précédent, le Portugal connaît une reprise économique, certes encore fragile, et le taux de chômage est en baisse. En mai 2014, il s'affranchissait même de la tutelle de la troïka (UE-

FMI-BCE) sans demander une rallonge, un atout de poids qu'a su faire valoir Pedro Passos Coelho.

La crise grecque, suivie à la loupe par les Portugais, a, d'une certaine manière, profité à la coalition de droite, qui n'a pas hésité à assimiler le PS portugais au parti Syriza, au pouvoir en Grèce. Localement, la droite a également été servie par les déboires judiciaires très

médiatisés de José Socrates: placé en détention provisoire pour corruption et blanchiment d'argent en novembre 2014, il a été assigné à résidence début septembre. Le candidat socialiste Antonio Costa avait pourtant bien pris soin de se démarquer de son lourd héritage et promettait d'éviter toute dérive dans les dépenses publiques. Une promesse insuffisante pour les électeurs portugais.

DAVID CAMERON CHERCHE UNE ISSUE CONTRE LE BREXIT

(*Libération.fr*, 7 octobre 2015)



David Cameron lors de la grandmesse annuelle de son parti, mercredi, à Manchester. (Phil Noble/Reuters)

Face aux conservateurs ce mercredi, le Premier ministre a très brièvement évoqué les négociations en cours avec Bruxelles. Question brûlante qui a aussitôt refroidi l'assemblée.

L'Europe a fait un four. La foule de militants conservateurs a bien applaudi le Premier ministre britannique, David Cameron, mais du bout des doigts, poliment et brièvement. Pas d'ovation debout, pas de sifflements enthousiastes, rien de l'enthousiasme un brin forcé qui accompagne d'habitude les traditionnelles grand-messes du leader du parti, le discours de clôture du congrès annuel des tories.

Mercredi, dans l'amphithéâtre de l'immense centre de conférences de Manchester, les ovations debout ont rythmé les propos de David Cameron. Mais seulement lorsqu'il a évoqué la «

grandeur du Royaume-Uni », rappelé les « valeurs conservatrices » ou loué les qualités de son « chancelier de fer », George Osborne. Mais qu'il aborde l'Europe, en quelques phrases vagues (deux minutes dans un discours fleuve de près d'une heure), et l'atmosphère se fige. Les corps se tortillent sur les sièges trop étroits, les visages se contractent, les sourires se crispent. Certains, les plus eurosceptiques, arborent même un rictus ironique. « Un Royaume-Uni plus grand est un pays puissant dans le monde, mais cela devrait aussi signifier puissant en Europe », a déclaré David Cameron face à une salle soudainement très silencieuse. Il caressait pourtant ses militants dans le sens du poil, répétant n'avoir « aucun attachement romantique à l'Union européenne et à ses institutions ». « Nous savons tous ce qui va mal avec l'UE : elle est trop autoritaire, trop interventionniste », a-t-il

dit, tout en glissant que ce « qui va bien avec, c'est que c'est le plus grand marché unique du monde ». « Je ne suis intéressé que par deux choses : la prospérité et l'influence du Royaume-Uni », a-t-il aussi martelé. Avant d'ajouter qu'il continuerait à « batailler durement dans cette renégociation, de manière à ce que nous puissions obtenir un meilleur arrangement ».

Les détails et le contenu des négociations ? Le type d'accord qu'il souhaiterait obtenir ? La date du référendum promis sur un maintien ou non au sein de l'Union européenne ? David Cameron n'a rien livré. A peine a-t-il réitéré le fait que « le Royaume-Uni n'était pas intéressé par une Union toujours plus étroite », notion pourtant présente dans le traité de Rome, signé en 1957. « J'y veillerai personnellement. » Comment ? David Cameron ne l'a pas précisé. Et la salle a pris acte, sans plus.

« Nous serons riches ! »

Ces trois derniers jours, dans les couloirs glacés du centre de conférence, il ne faisait pas bon être un « continental », comme sont désormais qualifiés les Européens non Britanniques. Les eurosceptiques s'étaient déployés en masse, multipliant les « fringe events », ces mini-débats organisés en marge du programme officiel du congrès. Salles prises d'assaut, longues files d'attente pour y entrer, l'intérêt était massif. Un journaliste britannique d'un grand hebdomadaire n'en revenait pas : « Je n'ai jamais vu ça. » Plus ou moins discrètement, les ambassadeurs de l'Union européenne, français, irlandais, belge, allemand, espagnol, arpentaient les couloirs, histoire de « humer l'atmosphère ».

Officiellement, l'Europe n'était pas au cœur des débats, elle n'était même pas, selon un officiel de l'entourage du Premier ministre, un « sujet toxique »

pour le parti. Et pourtant, elle était omniprésente. Pour la première fois depuis des années, les eurosceptiques, qui s'agitent depuis des années au sein du Parti conservateur, ont le sentiment de tenir enfin leur chance. Le référendum promis par David Cameron avant la fin 2017 représente pour eux une opportunité unique qu'ils n'ont pas l'intention de laisser échapper. Et, dans la bataille du plus sonore, le camp en faveur d'un départ de l'Union européenne est largement en tête. « Il n'y a qu'une seule ligne qu'on entend, et c'est celle contre l'Europe. Personne ne fait vraiment campagne pour rester au sein de l'Union », note Charles Grant, directeur du think tank Centre for European Reform.

Lors d'une de ces réunions en marge, bourrée à craquer de militants tout acquis à sa cause, le très eurosceptique député Jacob Rees-Mogg se lâche : « Nous devons reprendre le contrôle de notre démocratie, de nos frontières, récupérer les contributions communautaires et ainsi, nous serons riches ! » Avant de poursuivre, tout en nuances et sous les rires de l'assistance : « Les Français n'exportent de toute façon chez nous que du fromage et des films pornos, je devrais dire des films français, mais c'est la même chose. » Comme plusieurs de ses collègues, il n'hésite pas non plus à critiquer ouvertement David Cameron, le « secret » entourant les négociations, et à proférer son peu de foi dans la capacité du Premier ministre britannique à obtenir de ses alliés européens des concessions suffisantes. Les partisans d'un rejet de l'UE tentent d'occuper le terrain, alors que le camp des europhiles, qui, en dépit de son peu d'engagement, existe bien dans le Parti conservateur, peine encore à se rassembler et à offrir une vision positive et déterminée en faveur d'un maintien au sein de l'Union.

David Cameron reste vague sur ses intentions pour plusieurs raisons : d'abord parce que ces négociations ne sont pas encore très avancées. Les partenaires européens n'ont pas caché que les crises successives des derniers mois, la Grèce, les réfugiés, ont volé la priorité aux revendications britanniques. L'échéance d'un sommet européen au mois de décembre, où la « question britannique » sera au menu, ne permettra sans doute pas au Premier ministre de présenter à l'opinion publique des éléments tangibles sur ces négociations. David Cameron tente de gagner du temps. Les membres du cabinet ont été appelés à la discipline. Le ministre du Commerce, Sajid Javid, très eurosceptique, a ainsi été prié de se retirer de plusieurs débats. Seul David Lidington, ministre à l'Europe, a été envoyé au feu, répétant, rencontre après rencontre, la même vague rhétorique. « L'Europe dans son ensemble fait face à des vérités existentielles [...]. Nous cherchons à rendre l'Europe plus compétitive, plus responsable, pas seulement dans l'intérêt britannique mais aussi pour le bien de l'ensemble de l'Europe », a-t-il dit.

« Une opinion volatile »

Pour Charles Grant, du Centre for European Reform, tout se jouera sur « les détails ». « David Cameron le sait. S'il arrive à revenir avec un meilleur arrangement pour le Royaume-Uni, même sur quelques détails, il sera dans

une position où il pourra influencer sur les médias conservateurs et, de là, sur les plus modérés des conservateurs eurosceptiques. La ligne dure ne sera jamais convaincue, quel que soit l'accord qu'il ramène. » Ces derniers mois, l'opinion publique oscille. L'écart est serré. « Il ne fait aucun doute que ce congrès marque l'ouverture de la campagne pour le référendum, une très longue campagne » alors que la date du scrutin n'est toujours pas connue, juge John Curtice, professeur en politique à l'université de Strathclyde. Spécialiste des sondages, il est le seul à avoir prédit correctement le résultat des élections générales de mai. Mais aujourd'hui, il sèche. « Personne ne peut prédire le résultat. L'opinion publique britannique s'est toujours montrée extrêmement volatile sur la question européenne », ajoute-t-il.

Le poids sur David Cameron est énorme. Il est celui dont dépendra l'avenir du Royaume-Uni. Mais il a déjà prouvé qu'il disposait d'une capacité phénoménale à rebondir à la dernière minute et à « vendre » un accord, quel qu'il soit. Il l'a prouvé lors du référendum en Ecosse, en septembre, où le camp en faveur du maintien de l'unité du pays a gagné, avec une poussée de dernière minute. Et en mai, alors qu'il était donné partant pour une nouvelle coalition, il a remporté une majorité absolue. Peut-être pourra-t-il convaincre, de justesse, l'opinion publique britannique de rester membre de l'UE.

SOCIÉTÉ

LE SYNODE DU VATICAN SUR LA FAMILLE S'OUVRE DANS UNE AMBIANCE TENDUE

(Lemonde.fr, 5 octobre 2015)



Le prêtre Krzysztof Olaf Charamsa (à gauche), avec son partenaire, Edouard, vient de révéler son homosexualité lors d'une conférence de presse à Rome le 3 octobre 2015. (Tiziana Fabi/AFP)

A la veille de l'ouverture des débats entre les 360 participants du synode des évêques sur la famille, le pape François a rappelé les bornes dans lesquelles ils doivent se tenir. Lors de son homélie de la messe d'ouverture de cette seconde étape de la grande réflexion ouverte par l'Eglise catholique sur la question de la famille, dimanche 4 octobre, dans la basilique Saint-Pierre, Jorge Bergoglio a décrit avec insistance les caractéristiques du mariage selon la doctrine catholique : « L'unité et l'indissolubilité du lien conjugal » entre un homme et une femme. La réflexion engagée dans l'Eglise catholique ne vise pas à discuter de cela, a signifié le pontife, mais à déterminer comment l'institution peut avoir ses « portes ouvertes pour accueillir quiconque frappe pour

demander aide et soutien », fût-il divorcé, concubin, homosexuel.

Depuis deux ans, les controverses sur ces sujets sont brûlantes entre partisans et adversaires d'un assouplissement de la « politique » d'accueil de l'Eglise. Ce nouveau synode promettait donc d'être aussi animé que le précédent, il y a un an. La veille de la messe d'ouverture, le coming out d'un prêtre polonais est venu accentuer ce climat de tension. Krzysztof Olaf Charamsa, 43 ans, membre de la Congrégation pour la doctrine de la foi (organisme romain chargé de veiller au respect et à la cohérence de la doctrine), a révélé être homosexuel et avoir un compagnon, qu'il a d'ailleurs présenté à la presse un peu plus tard dans la journée.

Par cet acte spectaculaire, le père Charamsa veut pousser l'institution ecclésiale à changer son regard sur les homosexuels et à « comprendre que la solution qu'elle propose, à savoir l'abstinence totale et une vie sans amour, n'est pas humaine ». Mêlant deux questions distinctes (l'homosexualité et le célibat des prêtres), il a eu des mots très durs pour dénoncer ce qu'il a qualifié d'« homophobie institutionnalisée de l'Eglise ». « Je demande pardon pour toutes ces années où j'ai souffert en silence devant la paranoïa, l'homophobie, la haine et le refus des homosexuels, présents au sein de la Congrégation pour la doctrine de la foi, qui est le cœur de l'homophobie dans l'Eglise », a-t-il déclaré.

Une démarche « offensive et irresponsable »

Le Vatican n'a pas tardé à sanctionner ce collaborateur. « Une démarche aussi retentissante à la veille de l'ouverture du synode est offensive et irresponsable, a déclaré son porte-parole, le père Federico Lombardi. De fait, elle tend à opérer une pression médiatique sur l'assemblée synodale. » Le père Charamsa a aussitôt été relevé de ses fonctions auprès du Saint-Siège.

L'accueil des homosexuels est l'une des questions posées aux évêques

catholiques réunis pendant trois semaines à Rome. La doctrine considère les actes homosexuels comme « intrinsèquement désordonnés » et prône l'abstinence aux gays. Elle refuse a fortiori le mariage entre personnes de même sexe. « Je voudrais dire au synode que l'amour homosexuel est un amour familial, qui a besoin de la famille. Chacun, et même les gays, les lesbiennes et les transsexuels, porte dans son cœur un désir d'amour et de famille », affirme le prêtre polonais. « Le clergé, ajoute M. Charamsa dans l'édition polonaise de Newsweek, est largement homosexuel et aussi, malheureusement, homophobe jusqu'à la paranoïa car paralysé par le manque d'acceptation pour sa propre orientation sexuelle. » Dans l'avion qui le ramenait du Brésil, peu après son élection, en 2013, le pape François avait déclaré : « Si une personne est homosexuelle et cherche vraiment le Seigneur, qui suis-je pour la juger ? »

Un autre sujet de désaccord entre les évêques, tel que cela était ressorti du synode d'octobre 2014, concerne les divorcés remariés civilement, aujourd'hui en principe privés de l'accès aux sacrements. Les 360 prélats ont jusqu'au 24 octobre pour en débattre, date à laquelle ils se prononceront sur le rapport qu'aura rédigé une commission de dix d'entre eux, choisis par le pape.

FRANCE

POLITIQUE

SECU : LE GOUVERNEMENT PRESENTE UN PROJET DE BUDGET AMBITIEUX

(Lepoint.fr, 7 octobre 2015)



Marisol Touraine, ministre de la Santé, à l'Assemblée nationale. (Eric Feferberg)

Le gouvernement a présenté son projet de budget pour la Sécu avec l'objectif de passer sous les 10 milliards de déficit pour 2016.

Avec l'objectif de ramener le déficit sous la « barre symbolique » des 10 milliards d'euros et de simplifier les démarches avec « la protection universelle maladie », le gouvernement a présenté son projet de budget de la Sécurité sociale pour 2016. « En 2016, les comptes sociaux retrouveront le niveau d'avant 2008 », ont souligné Marisol Touraine (Affaires sociales) et Christian Eckert (Budget), selon le compte rendu du Conseil des ministres.

Le déficit du régime général de la Sécurité sociale (branches vieillesse, maladie, accidents du travail et famille) et du Fonds de solidarité vieillesse (FSV), qui verse le minimum vieillesse et les cotisations retraites des chômeurs, devrait être ramené à 9,7 milliards

d'euros en 2016, contre 12,8 milliards d'euros attendus en 2015. « Entre 2011 et 2015, le déficit du régime général et du FSV aura diminué de plus de 8 milliards d'euros, soit de 40 % », a insisté Marisol Touraine devant la commission des Affaires sociales de l'Assemblée nationale. « Ce texte est la démonstration de notre crédibilité budgétaire », a renchéri Christian Eckert.

L'équilibre pour le régime des retraites

Pour la première fois depuis douze ans, le régime des retraites devrait retrouver l'équilibre, avec même un « léger excédent » de 500 millions d'euros. Une situation qui, nuance la Commission des comptes de la Sécurité sociale, résulte en grande partie de la réforme de 2010, qui a décalé l'âge de départ à la retraite de 60 à 62 ans. La branche maladie, la plus déficitaire, devrait réduire ses pertes à - 6,2 milliards d'euros, après une

aggravation en 2015 (- 7,5 milliards), selon les dernières prévisions. Pour y parvenir, le gouvernement a décidé de limiter la progression des dépenses de santé (Ondam) à 1,75 % (contre 2 % en 2015), un « niveau historiquement bas ». Un objectif « exigeant », « le taux le plus bas depuis sa création en 1997 » qui permettra une économie de 3,4 milliards d'économies, reconnaît le secrétaire d'État au Budget.

Le programme repose sur quatre axes : le renforcement du virage ambulatoire (moins de soins à l'hôpital et développement des soins de ville), la lutte contre les « actes inutiles et redondants », l'amélioration de l'efficacité hospitalière (comme la mutualisation des achats) et le développement des médicaments génériques. Mais pour le Medef, le Projet de loi de financement de la sécurité sociale (PLFSS) « ne remplit pas les objectifs de réformes structurelles et de baisse des dépenses pourtant indispensables et urgentes pour sauvegarder notre modèle social et redonner de la compétitivité à nos entreprises ».

Une carte vitale à vie

La Fédération hospitalière de France (FHF) s'est, elle, inquiétée de voir « l'hôpital lourdement mis à contribution ». « Les choix gouvernementaux nécessiteront la réalisation d'un milliard d'euros

d'économies » dans les hôpitaux, a-t-elle dit dans un communiqué. Le PLFSS prévoit aussi des mesures destinées à renforcer l'accès aux soins et à rendre les droits « plus effectifs ». Parmi elles, « la protection universelle maladie » (PUMA) qui vise à simplifier les démarches des assurés lors d'un changement de situation professionnelle ou familiale. « L'objectif c'est d'avoir une carte vitale pour toute la vie, quels que soient les changements de métiers, les interruptions de travail... » a précisé mardi François Hollande.

En outre, des contrats de complémentaires santé « moins chers, labellisés » pour les personnes de plus de 65 ans seront mis en place. Un dispositif critiqué par certaines organisations et syndicats, parmi lesquelles la Mutualité française qui y voit une « source de complexité ». Le gouvernement envisage également de renforcer l'accès des mineures à la contraception avec notamment la gratuité et la confidentialité de la consultation et des analyses. La généralisation du dispositif de garantie contre les pensions impayées, pour lutter contre la pauvreté des parents isolés, via un complément d'allocation de soutien de famille en cas de non-versement de la pension est également au programme.

L'examen du projet de budget à l'Assemblée nationale est prévu à partir du 20 octobre.

LES PROPOSITIONS POUR RESTAURER LE LIEN ENTRE LES CITOYENS ET LEURS REPRESENTANTS

(*Lefigaro.fr*, 2 octobre 2015)



Parmi les propositions présentées vendredi, le retour au septennat, mais dans une version non renouvelable, l'introduction d'une dose de proportionnelle pour les élections législatives, ou encore la réduction du nombre de parlementaires. (Jacques Demarthon/ AFP)

Septennat non renouvelable, diminution de nombre de parlementaires, limitation à trois mandats parlementaires successifs: ces pistes de réformes figurent dans les 17 préconisations du rapport de la mission sur l'avenir des institutions.

Le groupe de travail sur l'avenir des institutions, coprésidé par le président de l'Assemblée nationale, Claude Bartolone, et par l'historien Michel Winock, a présenté vendredi dix-sept propositions pour « restaurer le lien entre les citoyens et leurs représentants ».

Les députés Républicains ont exprimé, par la voix de Bernard Accoyer, leur opposition à ce rapport, jugeant que « la France n'a pas besoin de révision constitutionnelle, elle a d'abord besoin de courage politique et de réformes de structures. »

Abroger le quinquennat pour revenir à un mandat de sept ans non renouvelable du président de la République, inverser le calendrier électoral, en cas de maintien du quinquennat, afin que les élections législatives aient lieu avant la présidentielle, réduire le nombre de députés (à 400 au lieu de 577) et de sénateurs (à 200 au lieu de 348), avec un maximum de trois mandats successifs, introduire une dose de proportionnelle aux législatives, ou encore fusionner le Sénat avec le Conseil Économique, social et environnemental (Cese). Telles sont les principales mesures contenues dans ce rapport, qui ont peu de chances d'aboutir avant 2017. « Il n'y aura rien d'ici à la présidentielle de 2017, mais cette question des institutions sera prégnante, au cœur des programmes des candidats », veut croire Luc Carvounas, sénateur PS du Val-de-Marne.

Refus de l'opposition

En rendant publiques les conclusions de ce groupe de travail, lancé fin 2014, et dont les conclusions ont été présentées le 25 septembre à François Hollande, Claude Bartolone a expliqué qu'il souhaitait « d'ici à 2017, la convocation du congrès du Parlement sur l'indépendance du Conseil supérieur de la magistrature (CSM), et sur la fin de la présence de droit des anciens présidents de la République au sein du Conseil Constitutionnel ». Mais l'exécutif a déjà renoncé à convoquer le Parlement en Congrès, prenant acte du refus de l'opposition de la droite et du centre de voter une réforme de la Constitution avant 2017. François Hollande n'est pas davantage favorable à l'introduction d'une dose de proportionnelle aux législatives.

La suppression du quinquennat qui, selon Bartolone, « a ajouté à la confusion dans les rapports entre le président de la République et le premier ministre », nécessiterait une loi constitutionnelle qui n'a aucune chance d'être votée sous ce quinquennat, même si elle a quelques adeptes à droite, notamment Xavier Bertrand. Quant à la fusion du Sénat avec le Cese, déjà évoquée dans le passé, elle est vigoureusement contestée par Jean-Paul Delevoye, le président du Cese, y voyant « un règlement de compte politique visant le Sénat ». En ce qui concerne la fabrique de la loi, le Parlement a en revanche une – petite – marge de manœuvre pour accélérer les délais d'examen des textes.

ECONOMIE

AIR FRANCE : LE DRH AGRESSE APRES LA CONFIRMATION DE 2.900 POSTES MENACES

(Lepoint.fr, 5 octobre 2015)



Le directeur des ressources humaines d'Air France, Xavier Broseta, est évacué par la sécurité, le 5 octobre 2015 après avoir été pris à partie lors du comité d'entreprise d'Air France (Kenzo Tribouillard/ AFP)

La réunion du Comité central d'entreprise d'Air France a tourné court lundi après la confirmation de la possible suppression de 2.900 postes et les violences contre des membres de la direction, dont le DRH Xavier Broseta qui a manqué « se faire lyncher ».

Le directeur des ressources humaines Xavier Broseta a été mis torse nu, selon un photographe de l'AFP. Il a « manqué de se faire lyncher », a assuré une source syndicale.

Interrompu au bout d'une heure par l'intrusion de plusieurs centaines de salariés, le CCE ne reprendra pas lundi, ont indiqué plusieurs sources syndicales. La compagnie a « fermement » condamné des « violences physiques » et son intention de porter plainte, sans

révéler l'identité des personnes prises à partie lors du CCE.

Selon des témoins, Pierre Plissonnier, responsable de l'activité long courrier à Air France, a également été victime de violences.

Le ministre des Transports Alain Vidalies a jugé « inacceptables » ces violences ajoutant qu'elles méritaient des sanctions.

La direction a annoncé lundi aux syndicats que la mise en oeuvre d'un plan « alternatif » au projet de développement « Perform 2020 », décidé après l'échec de négociations avec les navigants.

Il induirait un sureffectif de 300 pilotes, 900 PNC (hôtesses et stewards) et 1.700 personnels au sol, ont rapporté à l'AFP des représentants des salariés avant que l'invasion du CCE.

Ce nouveau plan fait suite à déjà 5.500 suppressions de postes de 2012 à fin 2014 et des efforts de productivité des personnels.

De source aéroportuaire, 1.000 à 1.500 salariés manifestaient dans la matinée devant le siège, 2.000 selon la CGT.

«Le plan D ? Démission de la direction» ou «Valls arbitre vendu!» pouvait-on lire sur les pancartes tenues par des salariés en uniforme, en réponse aux critiques du Premier ministre contre les pilotes. «Direction irresponsable» ou encore «ras-le-bol d'être mis les uns contre les autres», criaient certains.

L'appel à la grève lancé parallèlement par trois syndicats (CGT, FO et Unsa) au niveau national, et la CFDT dans le sud, entraînait peu de perturbations. Air France devait assurer ses vols mais avec «retards probables».

Le président d'Air France Frédéric Gagey a officiellement confirmé aux représentants du personnel son projet de réduire l'activité sur son réseau long-courrier: cinq avions quitteraient la flotte long-courrier en 2016, puis neuf autres en 2017. La compagnie dispose actuellement de 107 avions sur ce réseau, actuellement déficitaire pour moitié.

Air France réduira en 2016 ses fréquences sur 22 lignes et six autres deviendront plus saisonnières. En outre, en 2017, la compagnie fermera cinq lignes, en Inde et en Asie du sud-est.

Départs volontaires privilégiés

Les suppressions de postes se feront d'abord par des plans de départs volontaires. Mais «si jamais on n'y arrive pas, ça pourrait mener à des licenciements secs», du jamais-vu à Air France, a relaté Jean-Pierre Bernasse (Unsa-aérien).

Selon M. Gagey, les licenciements restent «une possibilité sur des champs bien précis (...) où nous ne ferions pas les progrès que nous attendons en matière de productivité».

Les syndicats sont particulièrement inquiets pour les escales de Marseille et Nice.

Vendredi, la direction avait déjà esquissé en conseil d'administration les grandes lignes de ce projet, après l'échec des négociations avec les pilotes sur de nouvelles mesures de productivité. Les discussions avec les PNC n'avaient pas plus abouti.

La direction demandait au personnel navigant de voler une centaine d'heures de plus par an, à rémunération constante, et de renoncer à des jours de repos.

Les dirigeants d'Air France n'ont «jamais eu deux plans» et ont organisé «une parodie de négociation», s'est défendu Philippe Evain, le président du SNPL, syndicat majoritaire chez les pilotes, sous le feu des critiques de l'Etat, actionnaire à plus de 17%.

Le Premier ministre Manuel Valls avait ainsi déploré samedi une «logique jusqu'au-boutiste».

Le numéro un de la CGT Philippe Martinez a lui refusé de faire «porter la responsabilité sur les pilotes», évoquant la «déréglementation accrue du système aérien».

Si les réductions de coûts grâce au précédent plan « Transform » devraient lui permettre de renouer avec les bénéfices en 2015, Air France reste prise en tenaille entre la concurrence des

compagnies à bas coûts en Europe et celle des compagnies du Golfe sur le long-courrier. Avec ce « plan B », elle espère retrouver des marges d'investissements.

SOCIÉTÉ

LES VIOLENTES INTEMPÉRIES DANS LES ALPES-MARITIMES SONT-ELLES DUES AU RECHAUFFEMENT CLIMATIQUE ?

(*Lemonde.fr*, 5 octobre 2015)



Un homme montre les dégâts des intempéries dans la ville de Biot (Alpes-Maritimes), le 4 octobre. (Eric Gaillard/Reuters)

Les très violents orages qui se sont abattus, samedi 3 octobre au soir, sur les Alpes-Maritimes, faisant au moins 17 morts, posent de nouveau la question de la responsabilité du changement climatique en cours. S'il n'est pas possible de conclure aujourd'hui à un lien direct avec le réchauffement, la hausse des températures conduira à une augmentation de l'intensité et de la fréquence des « épisodes cévenols », explique Philippe Drobinski, directeur de recherches au CNRS et coordinateur du projet HyMeX.

Ce programme, mené par Météo France et le CNRS, en partenariat avec d'autres instituts internationaux, mobilise 400 scientifiques sur dix ans (2010-2020) afin d'améliorer la compréhension et la modélisation du cycle de l'eau en Méditerranée, de sa variabilité – en particulier des événements de pluies

intenses – et de ses caractéristiques sur une décennie.

Qu'est-ce qu'un « épisode cévenol » ?

Philippe Drobinski : Ce terme générique regroupe les épisodes de pluies brèves et intenses, et de crues rapides, qui surviennent sur tout l'arc méditerranéen, depuis l'Espagne jusqu'à l'Italie et la Croatie, particulièrement à la fin de l'été et au début de l'automne. Sous l'effet d'une dépression qui vient de la péninsule Ibérique, un air chaud chargé d'humidité remonte vers l'Europe en provenance de la Méditerranée. Il se heurte aux barrières montagneuses des Alpes, du Massif central et des Pyrénées. Quand il rencontre ces reliefs, l'air monte et se refroidit, entraînant la formation de précipitations. Cela déclenche des orages répétés et de fortes

accumulations de pluie, souvent plus de 100 mm en une journée.

Ces épisodes sont-ils en hausse ces derniers temps ?

Les ingrédients qui conduisent à la formation de ces phénomènes ont toujours existé : les conditions d'automne ont toujours été favorables pour amener de l'air humide sur les contreforts alpins. Mais pour l'instant, on ne dispose pas de statistiques suffisamment robustes pour conclure à une augmentation de ce genre d'épisodes ces dernières années.

Le réchauffement climatique est-il en cause dans les intempéries de ce week-end ?

Non, on ne peut pas attribuer l'événement des Alpes-Maritimes de samedi au changement climatique car on manque encore de recul. Il est difficile de faire le lien entre la tendance de fond du réchauffement et les épisodes météorologiques ponctuels. Pour les canicules, le signal est beaucoup plus clair : si l'augmentation de la température est très forte, on peut la déceler dans la variabilité naturelle du climat (entre les jours et les nuits, les différentes années, etc.). En ce qui concerne les précipitations, au contraire, ce signal est pour l'instant complètement noyé dans cette variabilité naturelle : on n'est pas capable de dire si tel épisode qui survient est attribuable au changement climatique ou pas.

La question est de savoir si la cause des événements dramatiques de ces dernières années réside dans l'aggravation des pluies diluviennes en automne ou la vulnérabilité des populations face à ces phénomènes. Si les zones urbaines s'agrandissent, si l'hydrologie urbaine (notamment les réseaux de canalisation d'eau) ne permet pas d'absorber les quantités d'eaux qui viennent du ciel, si la régulation humaine des rivières n'est pas suffisante, on peut

avoir des événements catastrophiques. Il est très difficile de dire s'il y a un responsable dans l'histoire qui s'appelle réchauffement climatique ou urbanisation galopante.

Le changement climatique pourra-t-il aggraver ces phénomènes à l'avenir ?

Les lois de la physique nous disent que ce type d'événements risque de devenir plus fréquent et plus intense dans un contexte de réchauffement climatique. De manière générale, sous l'effet de la hausse de la température, l'atmosphère retient davantage de quantité de vapeur d'eau, ce qui entraîne plus de précipitations par la suite.

La situation est plus complexe dans le cas précis de l'arc méditerranéen. D'un côté, les températures augmentant, le climat devient de plus en plus aride et il pleut moins en moyenne. Mais d'un autre côté, la Méditerranée joue un rôle crucial dans l'apport d'eau de l'atmosphère et constitue un réservoir essentiel dans la formation des précipitations. Avec la chaleur, davantage d'eau s'évapore de la Méditerranée, qui est ensuite retenue dans l'atmosphère et conduit à une intensification des précipitations intenses.

Quelles sont les premières conclusions du programme HyMeX ?

Nous avons mené deux importantes campagnes en 2012 et en 2013, lors desquelles nous avons récolté des données qui permettent de mieux comprendre quels sont les ingrédients à l'origine de ces épisodes cévenols. Nous avons procédé à des mesures extrêmement précises grâce à de nombreux outils : des observations satellites, des avions à Lidar (lasers aéroportés) qui mesurent la quantité de

vapeur d'eau de l'atmosphère, des ballons qui dérivent horizontalement pour comprendre comment les masses d'air s'humidifient au fur et à mesure qu'elles passent de la Méditerranée sur le continent, des radars qui analysent comment les précipitations se forment en mer et comment elles évoluent en arrivant sur le continent.

HyMex a donc permis de tester une batterie de nouvelles observations et de voir leurs effets sur l'amélioration des prévisions météo. Le programme a notamment contribué à évaluer et

améliorer la nouvelle version du modèle de prévision de Météo France Arome, qui dispose d'une maille de calcul de 2,5 km, nettement plus fine que celle de ses prédécesseurs.

L'objectif d'un programme qui court jusqu'en 2020 est également de comprendre comment ces épisodes cévenols fonctionnent d'une année sur l'autre, et de voir si des tendances émergent sur dix ans, notamment du point de vue de l'impact du changement climatique.

ÉCOLES

GENERAL

Il faut apprendre autrement ! (*Orientation.blog.lemonde.fr*, 8 octobre 2015)

<http://orientation.blog.lemonde.fr/2015/10/08/il-faut-apprendre-autrement>

SCIENCES PO

Après le FN, les communistes font leur entrée à Sciences Po Paris (*Lefigaro.fr*, 5 octobre 2015)

<http://etudiant.lefigaro.fr/les-news/actu/detail/article/apres-le-fn-les-communistes-font-leur-entree-a-sciences-po-paris-17055/>

Comment réussir le concours d'entrée à Sciences Po (*Lefigaro.fr*, 5 octobre 2015)

<http://etudiant.lefigaro.fr/orientation/trouver-sa-formation/detail/article/comment-reussir-le-concours-d-entree-a-sciences-po-17079/>

HEC

« Tous les meilleurs rejoignent HEC ! » (*Orientation.blog.lemonde.fr*, 5 octobre 2015)

<http://orientation.blog.lemonde.fr/2015/10/05/tous-les-meilleurs-rejoignent-hec/>

EDHEC

Des étudiants d'école de commerce en soutien à des élèves en difficulté (*La Croix*, 8 octobre 2015)

<http://www.la-croix.com/Solidarite/Idees-pour-agir/Des-etudiants-d-ecole-de-commerce-en-soutien-a-des-eleves-en-difficulte-2015-10-08-1365983>

METIERS

ENTREPRENEURIAT

Les entrepreneurs font leurs armes sur les campus (*L'Express – L'Expansion*, 7 octobre 2015)

http://lexpansion.lexpress.fr/actualite-economique/les-entrepreneurs-font-leurs-armes-sur-les-campus_1717437.html

FINANCE

Pourquoi des traders ont manipulé le Libor (*Lemond.fr*, 7 octobre 2015)

http://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2015/10/07/pourquoi-des-traders-ont-manipule-le-libor_4784518_4355770.html

Le solaire se dope à la finance (*L'Usine nouvelle*, 8 octobre 2015)

<http://www.usinenouvelle.com/article/le-solaire-se-dope-a-la-finance.N354662>

MARKETING

Le drapeau de l'EI, symbole et « coup » marketing (*Tribune de Genève*, 8 octobre 2015)

<http://www.tdg.ch/monde/moyen-orient/drapeau-ei-symbole-coup-marketing/story/29727981>

Voilà ce que Confucius peut nous apprendre sur le marketing digital (*Bfmtv.com*, 6 octobre 2015)

<http://bfmbusiness.bfmtv.com/01-business-forum/voila-ce-que-confucius-peut-nous-apprendre-sur-le-marketing-digital-920313.html>

DROIT

Droit du travail : Jean-Denis Combrexelle explique la philosophie de son rapport (*Lefigaro.fr*, 6 octobre 2015)

<http://www.lefigaro.fr/conjoncture/2015/10/06/20002-20151006ARTFIG00012-droit-du-travail-jean-denis-combrexelle-explique-la-philosophie-de-son-rapport.php>

RESSOURCES HUMAINES

Quelle place pour le fait religieux en entreprise ? (*Lemond.fr*, 7 octobre 2015)

http://www.lemonde.fr/economie/article/2015/10/07/quelle-place-pour-le-fait-religieux-en-entreprise_4784540_3234.html